

envié, ils étaient les infortunés tourmentés d'un peuple dont les conditions de vie n'étaient pas meilleures que les leurs et dont l'asservissement perpétuel n'avaient plus aucun sens. Ils s'initièrent également aux structures des organisations secrètes, au dévouement et à la détermination, voire au « marxisme pratique » et à « l'avant-garde révolutionnaire ». Ils quittèrent l'Afrique beaucoup moins naïfs et beaucoup plus sensibilisés qu'à leur arrivée. Ils étaient certainement de taille à se mesurer au *lumpenintelligenstia* de la métropole.

Cette expérience, en plus de la présence de rares officiers véritablement gauchistes, contribuèrent à la radicalisation clandestine des militaires et presque du jour au lendemain les stimulèrent suffisamment pour qu'ils renversent la dictature de Lisbonne et tout son système au nom du libéralisme, du socialisme et du pluralisme.

Les officiers savaient que les militaires ne peuvent remplacer les hommes politiques; aussi ceux-ci durent-ils participer au gouvernement révolutionnaire dès le début. Par ailleurs, comme les militaires étaient résolus à ne pas laisser leur révolution dégénérer en une guerre civile ou une contre-révolution — orientations vers lesquelles les partis politiques adverses pouvaient facilement les entraîner — ils devaient se réserver des pouvoirs appréciables pendant plusieurs années. Dans l'intervalle, toutefois, ils allaient participer au jour le jour au processus gouvernemental. et c'est là que le vaste éventail d'options politiques a si souvent divisé le MFA.

Surcompensation

C'est peut-être justement par réaction au fait que le régime renversé était de droite que les vainqueurs se rangèrent à gauche. Le Parti communiste était sorti intact de ses longues années d'activité clandestine et disciplinée et était tout prêt à prodiguer ses conseils et à s'emparer du pouvoir là où il pouvait le faire (dans les villes, les grandes exploitations agricoles, les journaux et les bureaux politiques qui le voulaient bien, où qu'ils fussent). Les autres partis mirent plus de temps à mobiliser leurs adhérents et, lorsqu'ils le firent, il leur arriva souvent d'entrer immédiatement en conflit avec les officiers.

Le Parti communiste appuya sans réserve le MFA à tous égards. Il s'acquittait donc la réputation de plus loyal défenseur de la révolution. Le crédit dont il jouissait lui assura une présence constante tant aux conseils d'État qu'aux débats interminables et réunions en petit comité qui renforçaient la position radicale des militaires.

C'est ainsi que le MFA donna un coup de barre encore plus à gauche, honnête dividende pour un gros investisseur.

Ce processus se déroula sur un échiquier politique où le Parti communiste se situait près du centre. Une demi-douzaine de partis de gauche ne récoltaient pas de votes, mais s'étaient gagnés l'appui de militaires. Certains de ces groupes prêchant la « démocratie directe » dans les forces armées (tout simple soldat est un général) avaient si bien immobilisé l'armée en novembre dernier que le gouvernement fut incapable de briser le siège que des grévistes soutinrent pendant une journée et demie devant la résidence du premier ministre. Pour ce groupe radical de gauche, il se trouvait également certains convertis d'assez longue date. Il faudrait compter dans leurs rangs le général Otelo Savaira de Carvalho, membre du triumvirat dirigeant de l'an dernier, poseur gai et populaire de la gauche, qui a souvent semblé ennuyé par les froides orthodoxies du Parti communiste. (Depuis lors, Carvalho a été banni de tous les bureaux politiques, rétrogradé au rang de major, incarcéré, libéré et, après tout cela, il a brigué la présidence aux élections de juin où il s'est classé second. Où le retrouvera-t-on la prochaine fois?)

Ce glissement irrégulier, mais persistant, vers la gauche a été remarqué et critiqué. Par le président Spínola avant qu'il ne soit écarté en septembre 1974 (et plus ouvertement après), par les États-Unis et par l'OTAN. S'y sont également opposés les partis centristes, notamment les Socialistes, de nombreux officiers et les « paléo-capitalistes » qui, après la révolution, ont fait surface pour voir ce qu'ils pouvaient glaner. Maintenant, un nouveau président, le général Antonio Ramalho Eanes, a achevé l'endiguement de la gauche. Les Portugais se demandent maintenant: « Qui, alors, freinera la droite? »

Dans les deux ans et un tiers qui ont suivi la révolution, le Portugal a vu défiler sept gouvernements, quatre premiers ministres, trois présidents, trois élections (et, fait à noter, très peu de morts en regard des pertes que subit le Liban en une seule journée de conflit). Cela fait beaucoup de politique en peu de temps, mais il est peu probable que la situation permette un répit quelconque. Ainsi, on peut noter la dissolution de l'empire portugais, l'arrivée d'environ un demi-million de *retornados*, réfugiés sans ressources venus des colonies, en majorité des Blancs d'Angola, la démobilisation qui a ramené les effectifs de l'armée de 200 000 à environ 30 000, la quasi-disparition de l'industrie touristique, de l'investissement étranger, des remises